

LE CINQUIÈME ACTE DU *FOYER*

Condamné par les auteurs eux-mêmes comme trop audacieux, on affirme cependant qu'il existe, ce cinquième acte, que le drame enfin s'y résume, et qu'il s'y dénoue...

Nous sommes en pleine mer, à bord de l'*Argo*. Cet astucieux Biron, en réunissant, pour une croisière, Thérèse Courtin, Courtin et le petit d'Auberval, a posé la situation. Il faudra bien que les personnages se décident à la subir, isolés comme ils sont entre le ciel et l'eau, et que des conflits jusque là parallèles se mêlent et se froissent. Le lieu manque extraordinairement de pittoresque et de distractions sociales. Biron n'a plus son téléphone, ni son billard, ni la bourse. Le jeun qui longtemps le tint en haleine, d'humilier Courtin et de reconquérir Thérèse, est désormais pour lui sans attrait, puisqu'il a gagné : ne trouvant plus rien, sur ce bateau, qu'il puisse acheter ou salir, ne va-t-il pas s'aviser d'aimer tout simplement ? Et le Baron Courtin, déshabillé de sa redingote, fera figure, sous le veston de flanelle et la casquette blanche, d'un pauvre homme en vacances que ses pensées peuvent assaillir ; privé d'occasions pour étaler ses ridicules et ne sachant où placer ses « mots » de sénateur et d'académicien, il se pourrait, s'il parle, qu'il montrât ses sentiments, et sa souffrance. Et le petit d'Auberval, tonifié par l'air marin, aura des exigences. Face à face, sur des pliants de toile, et réduits à eux-mêmes, leurs loisirs risquent de susciter à ces gens-là bien des difficultés. À mesure que l'intrigue s'appauvrit, la situation se complique. Le rame est sur le point de devenir, si j'ose dire, racinien...

Eh bien non : par une gageure qu'eux seuls pouvaient tenir, les auteurs – à ce qu'on rapporte – trouvèrent le moyen de briser ce cadre étroit où ils semblaient enfermés, et de prouver leur peu commune souplesse en éludant des nécessités psychologiques auxquelles on les croyait décidément asservis !

À la scène VI, au moment où le petit d'Auberval, faisant pivoter Thérèse au milieu du théâtre, accompagne ce geste d'un : « Madame, il faut choisir »... soudain la foudre éclate dans le ciel obscurci et une tempête se déchaîne. Et c'est alors que MM. Octave Mirbeau et Thadée Natanson, pour ainsi dire débordés par leur intarissable verve créatrice, introduisent dans l'action un trentième et dernier personnage épisodique, – le personnage du Capitaine. Boiteux d'un pied et pourvu d'un

indéfinissable accent exotique, c'est un loup de mer au cuir tanné, au poil gris et frisottant. Deux petits anneaux de cuivre lui pendent aux oreilles et il lance, à chaque instant, d'entre ses lèvres bleues, un jet brunâtre de salive... « Messieurs, dit à peu près le Capitaine, nous sommes foutus ! Dans une heure l'*Argo* sera désemparée, et je ne ferai rien pour vous sauver (*désignant Thérèse*)... parce que j'aime Madame ! » On devine le regain d'intérêt le drame peut tirer de cette intervention. Pressé de questions, de prières, le Capitaine finit par avouer que, non loin, se trouve un sûr ancrage mais qu'il n'y guidera point le navire à moins que ces messieurs ne consentent, sur le champ, à lui livrer la petite Baronne. Silence. Une rafale fait craquer le grand mât... « Allez... murmure le jeune d'Auberval à son amie, – qu'est-ce que cela vous fait ?... puisque vous m'aurez après ! » Le Capitaine disparaît, entraînant Thérèse qui sourit. « Parbleu, cet homme me plaît ! » s'écrie Biron, saisissant une occasion si propice d'affirmer, part le bluff, la persistance de son caractère. Mais Courtin s'affaisse en sanglotant : « Ne riez pas, Biron, nous sommes deux malheureux... »

J[ean] S[CHLUMBERGER]

Nouvelle revue française, 1^{er} février 1909, pp. 103-105),